

Breane Bos  
Calvin Christian School  
Coaldale, Alberta

À la mère du Soldat inconnu

Madame, vous ne me connaissez pas. Mais j'ai entendu appeler votre nom. Je vous entends quand je dors, dans mes rêves tourmentés. On entend votre nom traverser des milliers de lèvres moribondes; vous êtes mère d'un fils en éternel repos. Ce n'est pas la culpabilité qui me pousse à écrire cette lettre, rédigée déjà mille fois. C'est plutôt la nécessité de répondre à un plaidoyer désespéré.

Je suis soldat dans l'armée canadienne. J'ai passé trois années de ma vie à lutter contre vos concitoyens, vos fils. Dans un tonnerre constant, par un baptême du feu, je les ai rencontrés, je les ai vus, je les ai descendus d'un coup de fusil. Je n'ai pas de regrets, car c'est ça la guerre. Mais il y a un incident, un incident monstrueux, que je n'arrive pas à chasser de mes souvenirs.

C'était la dernière journée du combat, le 6 novembre 1917. Nous avons témoigné des scènes au-delà de nos pires cauchemars. Comme poussés par une force inhumaine, nous avons foncé, gagnant des pouces de territoire à un prix des plus chers. C'était le jour où mon bataillon, le 27<sup>e</sup>, est finalement arrivé à prendre le village de Passchendaele, pour mettre fin à cette dernière grande bataille d'usure dans cette guerre. Trempés de boue, éternellement fatigués, nous avons trébuché sur les cadavres, figés dans une stupeur finale, entourés d'obus usés, dans une terre à l'abandon complètement dévastée. Leurs yeux vides nous suivaient; leurs cris nous perçaient sans arrêt; c'étaient les morts vivants. Un silence étrange sévissait sur Passchendaele, et c'était un cri, échappé dans un souffle presque inaudible, qui a brisé ma rêverie. C'était votre fils, vêtu de gris. Un flot de souvenirs, des images de mes camarades tombant à mes côtés, des notes de "Oh quelle belle guerre" interrompues au dernier refrain par des nuages étouffants de gaz moutarde, des mutations grotesques, l'odeur irrespirable de la mort : toutes ces sensations m'arrivaient en tête. Comme je regardais vers le sol, tout se voyait sur le visage maigre de votre fils. La haine est une forte émotion, plus forte que toute autre. La répugnance me montait dans la gorge; j'ai craché, puis j'ai entendu ce fameux "Maman."

Une vague de honte m'a pris. Votre fils ne me voyait pas; son angoisse était trop forte. Pendant ces derniers moments, alors que la mort le guettait, il a poussé des cris piteux pour sa mère, pour votre contact réconfortant, pour guérir la douleur de cette furie sauvage. Et qu'est-ce qui me donnait le droit de le traiter d'un tel dépit, du fait que nous sommes soldats en premier et individus en second. Notre vie sur le front était devenue rien qu'un effort de nous protéger contre la mort.

Le champ de bataille ne faisait que renforcer ce sentiment de torpeur. Nous n'étions que des visages blanchis, n'existant qu'à peine. Pour nous, la vie était des champs pleins de cratères d'obus, littéralement et figurément. Je n'y pouvais rien pour votre fils; je ne voulais rien faire pour lui. Après tout, c'était l'ennemi. Dans cette mélancolie terrible de la vie, en l'absence de pitié humaine, je le regardais lutter pour survivre, comme il s'accrochait à ces dernières traces de vie. Puis, pris d'une paix soudaine, il m'a regardé dans les yeux, comme s'il avait été conscient de ma présence depuis de début. Il a soulevé la main et l'a mise sur son cœur, sur une poche gonflée et tachée de sang. Il a fait un dernier effort pour appeler votre nom, puis il a traversé la frontière entre la vie et la mort. Curieux, j'ai voulu voir ce que votre fils avait dans la poche, et j'y ai trouvé une lettre; j'imagine que cette lettre était pour vous. Le gribouillage était illisible car le papier jauni était taché de sang, donc je l'ai remise dans sa poche, sur le champ de bataille auprès de Passchendaele, en Belgique.

Mais je n'ai pas laissé ce cri derrière moi à Passchendaele. Non, je l'ai rapporté chez moi. Je l'entends dans le cri d'un enfant; je l'entends dans la respiration laborieuse d'un vieux; je l'entends dans le soupir des faibles et malades. Vous vous demandez pourquoi je vous raconte tout cela. Je n'écris pas pour demander le pardon; et je ne compte pas le faire. Votre fils et moi avons vécu une loyauté désespérée, une condition de la vie, née de la tension de la mort. Je vous écris plutôt pour vous faire savoir que je continuerai la lutte contre ce qui a détruit à la fois votre fils et moi-même : la vie.

Cordialement,

Soldat X